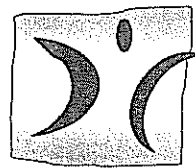


# Les Cahiers du C.R.P.P.C.

N° 15 – juin 2005



## L'enfermement des adolescents : une réponse à la transgression ?

*Actes de la journée d'études*

*4 Juin 2004, Université Lumière Lyon 2*

*Textes rassemblés sous la direction de Pascal Roman*

### AUTEURS

Laurent Mucchielli

Paul Fustier

Pascal Roman

Hélène de la Vaissière

Thierry Rochet

Roland Janvier



Centre de Recherches en Psychopathologie et Psychologie

Clinique (C.R.P.P.C.) – Université Lumière Lyon 2

5, avenue Pierre Mendès-France – 69676 Bron Cedex

Tél./Fax : 04 78 77 24 90 – E-mail : crppc@univ-lyon2.fr

## L'adolescence peut-elle être contenue ? L'enfermement, le processus adolescent et les institutions

Pascal ROMAN

Je m'appuierai, pour introduire cette réflexion sur la perspective de « contenir l'adolescence » sur la notion de « contrainte par corps », empruntée au langage juridique et judiciaire, et qui évoque les modalités de contrainte, par l'enfermement, à l'encontre d'un sujet condamné à une sanction financière.

Ainsi, la « contrainte par corps » de l'adolescent s'inscrit dans une « vieille » philosophie de la coercition/détention des corps fondant la « prison républicaine » (R. Badinter)<sup>1</sup>. Cette « contrainte par corps » tend à s'actualiser comme modalité « habituelle » de réponse à la transgression des adolescents : en témoignent une augmentation considérable de l'incarcération des mineurs à la fin des années 1990, la baisse de l'âge de l'incarcération, l'élargissement de cette incarcération à des infractions autres que celles initialement prévues ainsi que la place grandissante de la détention préventive...

La contrainte par corps, contrainte du corps, touche au système pulsionnel de l'adolescent, à ses désirs, à l'expression de sa tension vers l'autre : à ce titre, on peut considérer que la contrainte du corps propose une forme de limitation pulsionnelle associée à un rabattement de la pulsion sur l'adolescent, dans une forme qui rend impossible l'identification d'une adresse à l'autre de cette pulsion. On connaît, dans certains cas, sans doute limités, l'intérêt et/ou la pertinence d'une telle mesure d'enfermement, par exemple

<sup>1</sup> R. Badinter, (1992), *La prison républicaine*, Paris, Fayard.

dans un lieu de soin psychiatrique, pour protéger l'adolescent d'un risque contre lui-même : je pense au risque du retournement sur lui-même des pulsions destructrices qui peut apparaître comme « apaisé » par l'enfermement... par ailleurs, nous avons certainement tous fait l'expérience de ces adolescents pour lesquels il semble que seule une butée dans la réalité de l'empreinte sur le corps soit en mesure de mettre un terme à une sorte d'escalade d'une expression pulsionnelle peu liée... ; on connaît toutefois également les limites de ce type de réponse et l'expérience des rencontres cliniques nous le rappelle au quotidien.

On peut évoquer ici la situation d'un jeune adolescent de 14 ans, rencontré dans le cadre d'une expertise psychologique pour des faits de vols répétés, et en particulier de vols de voiture... ; incarcéré quelques semaines dans un premier temps, ce jeune adolescent, qui présente un fond abandonnique massif va, à la suite de cette première incarcération, répéter de manière itérative des comportements de fuite et de fugues des institutions de placement (foyer, C.E.F puis C.P.I...), et ce toujours à l'aide de véhicules volés. À l'égard de telles situations, on peut penser que l'enfermement vient obturer les potentiels d'aménagement et de réaménagement psychique par la rencontre d'un environnement insuffisamment rassurant et tout à la fois répondant à l'ensemble de ses besoins de satisfaction : on peut reprendre ici la référence que P. Fustier (1993)<sup>2</sup> propose à la « mère toute dévouée » décrite par D.W. Winnicott et qui se présente ici dans son aspect le plus totalitaire, sous une forme d'emprise toxique – « mauvais lait d'une mauvaise mère » comme l'écrivait S. Buffard (1973)<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> P. Fustier, (1993), *Les corridors du quotidien*, Lyon, P.U.L

<sup>3</sup> S. Buffard, (1973), *Le froid pénitentiaire*, Paris, Seuil.

## L'adolescent et la pulsion

Si contraindre l'adolescent dans l'enfermement c'est le contraindre « au lieu de la pulsion », il faut s'interroger sur le statut particulier de la pulsion à l'adolescence, au regard de la mobilisation d'une poussée pulsionnelle dont on sait que l'enjeu principal pour l'adolescent est d'en assurer le traitement, c'est-à-dire de reconstruire une continuité entre l'expérience du corps de l'enfance et celle d'un corps adolescent (« l'autre-même », ou « le même-autre ») ; ce corps adolescent dont la maturation physiologique vient ré-interroger les mouvements meurtriers et incestueux rencontrés dans la période oedipienne.

A. Birraux (2004)<sup>4</sup>, dans son dernier ouvrage, insiste sur la fonction des régulations sociales dans le traitement de la pulsion à l'adolescence :

« Tous les siècles et toutes les générations ont cherché à mettre en place des moyens de contenir cette capacité de subversion motivée, depuis le temps de la horde, par le désir de meurtre du père » (p.156).

Dans cette perspective, A. Birraux met en évidence trois registres de ce traitement :

- les opérations de « mentalisation du lien social au travers des fêtes coutumières »,
- les opérations de « psychichisation du corps par l'intermédiaire des rituels religieux »,
- les dispositifs « d'épuisement pulsionnel dans la pratique des conduites physiques et sportives ».

Suivant le constat dressé par A. Birraux concernant l'affaiblissement de ces instances sociales de régulation de traitement du pulsionnel adolescent, devons-nous en conclure

<sup>4</sup> A. Birraux, (2004), *Le corps adolescent*, Paris, Bayard

que l'enfermement des adolescents viendrait se substituer à l'échec de ces instances sociales, en forme de contention/contenance déléguée à l'institution judiciaire/pénitentiaire ?

À partir de là, différents registres d'interrogations sont possibles autour de la question inscrite dans l'intitulé de cette contribution : l'adolescence peut-elle être contenue ?

1 - *sur un plan social et/ou sociologique*, on peut tenter de comprendre en quoi la forme de sanction que représente l'enfermement s'inscrit dans une fonction de régulation ; ce n'est pas mon objet principal et j'esquisserai seulement trois réflexions dans ce sens :

- il semble que l'on se trouve actuellement dans le contexte d'une société que l'on peut qualifier de « narcissique », au sens d'une société qui peine à assumer l'expression de la conflictualité liée à la confrontation à la différence (J.C. Guillebaud, 2003)<sup>5</sup> ; la rencontre de l'autre, si elle s'appuie sur ce que je peux y reconnaître de l'ordre du même est fondamentalement rencontre d'un même différent...

Or, on peut faire le constat de marques d'abrasion des différences dans la rencontre de l'adolescent avec le monde des adultes : on peut citer l'exemple de certains parents qui investissent une mode vestimentaire en miroir de celle des adolescents, ou évoquer la question de la gestion de l'excitation sexuelle parentale dans le cadre des séparations/recompositions familiales auxquelles sont confrontés les adolescents, dans le temps où ils sont eux-mêmes traversés par cette question de l'excitation sexuelle et de son destin, témoignant d'une « ouverture » de l'interdit de l'inceste dans ces configurations,

- dans ce contexte, on peut faire l'hypothèse que ce qui ne trouve pas à se traiter au sein du groupe familial et/ou des groupes d'appartenance de l'adolescent se trouverait

<sup>5</sup> J.C. Guillebaud, (2003), *Le goût de l'avenir*, Paris, Seuil

projeté comme matière « brute » sur le social, tant au plan des représentations que des marques de transgression électivement attachées à cette émergence pulsionnelle (on peut penser ici à la place actuelle des violences sexuelles à l'adolescence, P. Roman, 2004)<sup>6</sup>, social qui serait en quelque sorte enjoint à apporter une réponse à l'émergence pulsionnelle de l'adolescence, avec ce que celle-ci contient de dangereux, de désorganisateur, de subversif : la réponse sur le mode de l'enfermement pourrait être considérée comme conservatoire (au sens d'un gel contraint des mouvements pulsionnels ?) face au risque adolescent. Cette réponse de l'enfermement se trouve dans le même temps prise dans le *mythe fondateur* de la prison, consistant dans un idéal de la « bonne peine », autorisant la réhabilitation et la réinsertion du détenu (C. Faugeron et J.M. Le Boulaire, 1992)<sup>7</sup>.

- enfin, il me paraît important de souligner, au plan des institutions, la tension entre un mouvement qui va dans le sens d'une ouverture des espaces de prise en charge (on peut signaler les prises en charge séquentielles dans le champ de l'éducation spécialisée ou de la psychiatrie, on peut aussi évoquer l'ouverture de ces lieux fermés que sont les hôpitaux psychiatriques...) et l'investissement privilégié de réponses « fermées » en direction des adolescents auteurs d'actes délinquants.

2 - sur un plan clinique et psychopathologique (et c'est cet aspect que je vais bien sûr ici développer) la question de l'enfermement des adolescents me semble interroger la nature de la réponse opposée à la violence pubertaire et à ses formes d'expression dans le lien à l'autre. J'ai commencé en évoquant,

<sup>6</sup> P. Roman, (2004), « La violence sexuelle et le processus adolescent - Dynamique des aménagements psychiques, des auteurs aux victimes de violence sexuelle », Paris, *Psychologie Clinique et Projective*, 9, p.113-146.

<sup>7</sup> C. Faugeron, J. M. Le Boulaire, (1992), « Prisons, peines de prison et ordre public », *Revue Française de Sociologie*, 33, 1, p.3-32.

à partir de cette notion juridique de « contrainte par corps », la dimension de la mise en « clôture » de l'adolescent (pour reprendre la proposition de P. Fustier dans le présent document) : dans la pratique professionnelle des équipes ayant à prendre soin d'adolescents (au plan éducatif ou au plan du soin psychique), on peut entendre de manière habituelle la référence à la nécessité de *contenir* l'adolescent. Or cette notion de « contenir », ouvre sur deux substantifs, que l'on entend largement dans les échanges entre les professionnels et qui mêlent les notions de *contention* et *contenance* (« cet adolescent a besoin de contention », « il manque de contenance »... ou les variantes du type : « il a besoin de cadre », « je l'ai contenu »... ) ; je reviendrai sur ces deux termes, pour essayer de comprendre ce qui se joue de spécifique au travers chacune de ces références.

### *Contention et contenance : le modèle d'une psychologie clinique éclairée par la psychanalyse*

Dans un premier temps, je propose un bref parcours étymologique (Grand Robert, 1966) autour de ces deux notions de contention et de contenance, afin de tenter d'en éclairer le sens au regard de la pratique auprès d'adolescents.

*La contention* : ce terme a deux origines différentes, et trois sens :

1- provient du latin *continere*, lié à l'action de contenir-maintenir (cf. chirurgie)

2- provient du latin *contentio* – *contendere* : lutter

- dans le sens du débat, de la dispute (« esprit de contention »)

- dans le sens de la tension de facultés, intellectuelles ou physiques, vers un but (« contrainte »), « assujettissement » avec l'exemple suivant proposé par le Larousse universel de 1922 : « procédés divers employés pour

immobiliser les animaux domestiques que l'on veut priver momentanément de leurs moyens naturels de défense ».

*La contenance* : ce terme possède une origine (vient du latin *continere*), et deux sens :

1- capacité, volume

2- manière de se tenir, de se présenter (avec son antonyme : « décontenancer »).

À partir de là, on peut mesurer l'écart existant entre les termes de *contention* et de *contenance* : s'il apparaît très nettement que la notion de *contention* sous-tend une dimension de contrainte externe (au prix de l'assujettissement du corps), la notion de *contenance*, quant à elle, implique davantage un mode d'être en lien, un engagement dans la proximité.

Au-delà de ces précisions lexicographiques, je propose que l'on puisse considérer chacune de ces deux figures, en ce qu'elles témoignent de postures spécifiques dans la rencontre avec l'adolescent :

- *la figure de la contention* dans le versant de limitation qu'elle introduit, en référence à ce que l'on pourrait appeler une position archaïque de la loi (le *Surmoi sévère et cruel* dont parlait S. Freud), condense, dans une forme d'indifférenciation, des positions paternelles et maternelles marquées par le retrait voire l'attaque des liens ; au terme de cette position, *la figure de la contention* confronterait l'adolescent à une expérience rigide, qui ne peut s'inscrire dans un processus d'appropriation et/ou d'intériorisation, au risque de la dimension de rétorsion dont cette expérience est porteuse (en référence à un objet hostile, voire toxique),

- *la figure de la contenance*, quant à elle, s'inscrirait dans un contexte au sein duquel pourrait s'actualiser l'inscription d'une position paternelle, au sens de l'expression de la limite, sur le fond d'une position maternelle, au sens de l'accueil et du soin maternels : cette seconde figure ouvre sur l'instauration de la place du tiers, en tant que le tiers se trouve signifié par un

décollage d'une relation en miroir narcissique, avec le potentiel de violence qu'une telle relation mobilise...

Car au fond, ce à quoi confronte la *figure de la contention* ne peut-il se comprendre comme une réponse dans le registre du même, à un adolescent qui, pris dans la fragilité de ses investissements objectaux, se trouve justement en panne dans sa capacité à investir la rencontre de l'autre sous le primat de la différence ?

En d'autres termes, une réponse en termes de *contention* ne se trouve-t-elle pas en risque, si elle ne se trouve pas engagée dans un processus de transformation, de participer de la répétition du même ?

Peut-être à cet égard faudrait-il risquer une utopie : et si l'enfermement de l'adolescent dans sa fonction d'actualisation parfois nécessaire des limites, pouvait s'entendre, au plan institutionnel, dans le projet d'un passage de la *contention* à la *contenance*, passage d'une « clôture » externe, conçue comme empêchement imposé de l'extérieur contre une échappée (y compris pulsionnelle), à une « clôture » interne, conçue comme protection, contre l'envahissement, et présentant une fonction pré-symbolique ?

Il est intéressant à ce stade de se rapporter à ce que P. Gutton (2002)<sup>8</sup> propose de penser à partir de la notion de *limite* à l'adolescence: il insiste sur l'idée selon laquelle l'expérience de la limite, dans sa dimension de frontière, ouvre sur une dynamique qui à la fois sépare et unit des forces contradictoires. Il poursuit en mettant l'accent sur les équilibres construits progressivement par l'adolescent, à partir de cette expérience de la limite, équilibres qui se traduisent en terme de compromis et de symptômes.

À ce stade, il peut être intéressant de revenir sur les appuis théoriques à cette notion de *contenance*, au travers

<sup>8</sup> P. Gutton, (2002), *Violence et adolescence*, Paris, In Press.

d'une incursion dans les travaux du psychanalyste anglais W.R. Bion (1962)<sup>9</sup>.

Pour cet auteur, l'expérience de la relation *contenant/contenu* est la matrice de tous les mouvements de transformations qui s'établiront dans les échanges entre le bébé et son environnement par l'intermédiaire de sa mère : c'est ce qu'il appelle la *fonction alpha* de la mère, dont le projet principal est de se proposer comme filtre des excitations internes et externes, au double sens de la limitation et de la détoxication des excitations. Le prototype de cette expérience de la relation *contenant/contenu* consiste dans l'expérience de la relation au sein maternel (ou peut être modélisée à partir de cette expérience). En effet, on peut considérer que la relation bouche/sein inaugure un éprouvé particulier marqué par deux éléments principaux :

- l'éprouvé d'une adéquate entre cavité orale et sein maternel (emboîtement, ré-installation des limites à partir d'un ajustement marqué par différents registres de la sensorialité tactile, olfactive, gustative),
- l'éprouvé d'une tension entre deux ordres fondant la qualité du sein, son aspect englobant et accueillant d'une part (la rencontre avec le sein lui-même) et son aspect tendu (mamelon), qui permet de penser la double intrication des enjeux masculin/paternel et féminin/maternel.

Comment comprendre alors l'actualisation d'une *figure de la contention* vs *figure de la contenance* au temps de l'adolescent dans la perspective de l'accompagnement de l'adolescent ?

Rappelons ce qui fait le contexte de l'adolescence, particulièrement dans le traitement de la pulsionnalité sexuelle génitale qui vient introduire l'adolescent à un vécu d'étrangeté/étrangéreté.

---

<sup>9</sup> W. R. Bion, (1962), *Aux sources de l'expérience*, Paris, P.U.F.

La dimension du traumatisme propre à l'adolescence a été largement décrite par des auteurs comme P. Gutton (2002)<sup>10</sup> qui insiste sur le *traumatisme pubertaire*, dont on peut mesurer le caractère paradoxal : c'est au cœur de la désorganisation propre au traumatisme pubertaire que l'adolescent va puiser les ressources pour le travail de réorganisation/réaménagement psychique qui lui est imposé. Dans ce travail, on le sait également, la dimension de la violence n'est pas absente, et sa mise en jeu participe du traitement pulsionnel à l'adolescence.

F. Marty (1997)<sup>11</sup>, quant à lui, parle de cette violence sous ses différents aspects, violence adressée à l'autre, y compris sur son versant de violence sexuelle, violence retournée contre soi... ces violences *agies* marquent la quête d'issues à la violence *subie* du traumatisme pubertaire par le biais d'un mouvement de retournement qui concourt à ce que R. Cahn (1998)<sup>12</sup> appelle le processus de subjectivation à l'adolescence : devenir sujet de ce nouveau corps, de ces nouveaux désirs, de ces nouvelles aspirations et ne pas en demeurer l'esclave ou la victime. Ce travail concerne un projet de ce que l'on pourrait nommer comme un projet de « (ré)appropriation pulsionnelle », c'est-à-dire un apprivoisement, un domptage de la montée de désirs qui met en question, au décours de la puberté, les assises identitaires et identificatoires de l'adolescent.

Bien sûr ce processus, dans son projet de maturation, va s'appuyer sur des rencontres, rencontres avec des figures parentales et avec des pairs ; ces rencontres, marquées du sceau de la sexualité génitale, vont permettre à l'adolescent d'éprouver cette nouvelle enveloppe et les tensions qui la traversent. On peut identifier ces tensions sur ses deux

---

<sup>10</sup> P. Gutton, Op. cité.

<sup>11</sup> F. Marty, Dir. (1997), *L'illégitime violence*, Toulouse, Erès.

<sup>12</sup> R. Cahn, (1998), *L'adolescent dans la psychanalyse*, Paris, P.U.F.

versants : son versant interne (avec les désirs mais aussi les angoisses suscitées par l'émergence pulsionnelle) et son versant externe (avec les transformations du corps et ce qui en est donné à voir au travers de l'apparence).

Ces rencontres seront par ailleurs dominées par l'excès et le débordement (provocation, conduites à risque, exaltation mystique...) dans un contexte de contraste entre des revendications d'adulte et des mouvements régressifs parfois massifs : la mise à l'épreuve des limites s'y trouve manifeste.

Dans un développement (suffisamment harmonieux) de l'adolescent, ces manifestations pourront *progressivement* trouver sens dans des modalités d'investissement pulsionnel à la fois suffisamment souples (accueil, jeu) et suffisamment stables (limite, continuité) : on peut penser ici au destin pulsionnel que constitue la sublimation avec son inscription dans des intérêt sociaux, culturels, intellectuels... Ces modalités d'investissement autorisent l'intériorisation de *figures de contenance* au sein desquelles l'adolescent pourra assumer ses propres positions subjectives, avec ce que cela implique d'engagement dans une conflictualité et une mise à l'épreuve des interdits en particulier.

L'échec de tels investissements conduira l'adolescent à mobiliser des processus et des conduites qui s'établissent dans le registre de la dépendance (relation à des objets de dépendance) et de la contrainte (vécue pour soi et/ou imposée aux autres), voire de l'agir (violence, prise de toxiques...). On peut identifier ces processus et ces conduites comme l'expression de *figures de contention* dans le développement adolescent. En effet, tant les conduites violentes (hétéro- ou auto-agressives) que les conduites addictives vont placer l'adolescent dans un contexte d'assujettissement, d'aliénation, à une pulsionnalité qui n'aura pas pu construire d'autres voies de traitement, témoignant d'un fonctionnement au prise du couple intrusion/contention.

## *Entre contention et contenance : les enjeux d'un accueil de la violence de l'adolescent*

On le voit, il est essentiel, pour penser les figures de la contention et de la contenance au plan de l'institution dans son projet de *contenir l'adolescence*, et pour penser un possible accueil de la violence qui accompagne ces deux figures, de ne pas envisager de façon clivée les expressions du processus adolescent d'une part et les réponses institutionnelles qui lui sont opposées d'autre part. Au-delà des interactions que l'on peut mettre en évidence entre l'adolescent et ses institutions, se joue une dynamique engageant la pulsionnalité et ses différents modes de traitement. On peut à cet égard essayer de penser comment l'adolescence *travaille* les institutions : vécu de toute-impuissance des professionnels au regard de la toute-puissance de l'adolescent, expressions de rétorsion face à des conduites de provocation, réponse en termes de violence face à des manifestations violentes...

P. Fustier (1999, 2000)<sup>13 14</sup>, a souvent insisté sur l'importance de *l'ambiguïté* du don dans les situations d'accueil et de prise en charge, particulièrement lorsque cet accueil s'organise à partir d'une situation d'hébergement (P. Fustier, 1993)<sup>15</sup>. Comment traduire la situation de l'enfermement des adolescents dans les termes d'une compréhension des enjeux de don et contre-don au cœur de l'échange relationnel entre le professionnel et l'adolescent ? Comment la situation de l'enfermement autorise-t-elle une mise au travail du paradoxe fondant toute relation de soin (au sens d'une relation qui se déploie à partir d'une préoccupation pour l'adolescent...), en appui sur le projet de contenir ce paradoxe ouvert par l'ambiguïté du don... on retrouve ici ce

<sup>13</sup> P. Fustier, (1999), *Le travail d'équipe en institution*, Paris, Dunod.

<sup>14</sup> P. Fustier, (2000), *Le lien d'accompagnement*, Paris, Dunod.

<sup>15</sup> P. Fustier, Op. cité.

projet de *contenir* qui, pour D.W. Winnicott est le seul qui ait du sens face au paradoxe : en effet, D.W. Winnicott (1957)<sup>16</sup> a toujours insisté sur le risque que représente le projet d'une résolution du paradoxe, au profit de la proposition de travailler à le contenir en maintenant en tension les deux termes qui le fondent.

Le contrat paradoxal qui unit l'adolescent et l'institution d'enfermement peut se traduire par la formulation suivante : « pour assurer l'enfermement de l'adolescent, il faut le maintenir en vie », formulation que l'on pourrait préciser de la manière suivante dans le contexte adolescent : « on ne peut garantir la contrainte des pulsions, que par leur mise à l'épreuve dans un lien qui vise à les maintenir ». Ainsi se trouve engagé, outre la dimension d'actualisation des limites dans l'enfermement, un lien singulier, en appui sur l'interprétation que l'adolescent va pouvoir donner aux *doncs* proposés par l'institution d'enfermement : ces dons, en effet, contribuent à l'auto-conservation de l'adolescent.

On peut alors faire l'hypothèse que l'institution d'enfermement se présente comme témoin de l'engagement d'une « mère toute dévouée », mère aux figures diverses, celle de la rétorsion et de l'assujettissement du lien, celle d'une instance orale toxique voire *contaminante*, celle de l'alternance imprévisible entre rapproché et retrait, voire celle de l'attaque sadique et perverse...

On comprend la nécessité de s'attacher à une lecture de la spécificité des figures mises en œuvre au travers de ce contrat paradoxal, pour tenter d'approcher une intelligibilité des dispositifs d'enfermement proposés/imposés aux adolescents et, au-delà, décrypter les modalités selon lesquelles les adolescents peuvent se trouver en place d'*otages* d'un

<sup>16</sup> D.W. Winnicott (1957), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard

retournement des projections de leur propre violence pulsionnelle liée au déploiement du processus adolescent.

J'ai décrit à partir de la *figure de l'otage* (P. Roman, 2003)<sup>17</sup> la manière dont on peut repérer une cristallisation des enjeux de violence au sein des institutions en charge d'accueillir la violence de l'adolescence : la *figure de l'otage* viendrait, en appui sur des stratégies de défense archaïque (déli/idéalisation, toute-puissance/toute-impuissance, clivage/perversion), tenter d'annuler toute émergence de conflictualité, au profit d'une aliénation au narcissisme, c'est-à-dire d'une aliénation à la figure du même. Cette *figure de l'otage* tenterait d'apporter une forme de réponse à la rencontre de la violence, dans une configuration de liaison non-symbolique qui ne demanderait toutefois qu'à se déployer symboliquement au travers de la capacité d'accueil de cette violence par les professionnels.

La forme la plus « classique » de la *figure de l'otage* dans les institutions de placement consiste dans la mise à l'écart, dans l'isolation, d'un adolescent, à partir d'une projection sur lui de la figure du mauvais (ou selon les variantes, de la figure du toxique, de l'incassable, du marginal, du fou...), sur fond de clivage à l'égard des autres adolescents de l'institution ou de clivage au sein de l'équipe (les bons et les mauvais, les compétents et les incompétents, les diplômés et les non-diplômés, les « psychistes » et les professionnels du quotidien...); cette forme d'identification aliénée garantit la survie du groupe des professionnels et, partant, du groupe des adolescents, dans un déni de la différence (et de l'ambivalence) et l'idéalisation de traits et conduites des adolescents.

<sup>17</sup> P. Roman, (2003), « La figure de l'otage - Les organisateurs inconscients de la violence en institution », Paris, *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, 39, p.181-195.



L'enfermement de l'adolescent, comme réponse à la transgression, ne risque-t-il pas de s'inscrire parmi ces *figures de l'otage* propres à mettre à mal les potentiels de transformation liés au processus adolescent ? Dans la stigmatisation des adolescents *les plus violents* ou *les plus marginalisés*, et leur assignation à la place de l'exclusion, la posture de l'accueil de la souffrance de l'adolescence ne risque-t-elle pas de s'épuiser et de se transformer en un investissement rigidifié de la limite ?

C'est dans ce contexte que j'ai proposé de penser l'intérêt d'une *posture d'hospitalité (hôte et otage)* ont la même étymologie) comme pré-condition du traitement de la violence dans l'institution. Au fond, entre *otage* et *hôte*, se jouerait la figure bi-face d'un *travail du contenir*, entre contenance (rigidification de la limite sur l'extérieur) et contenance (accueil autorisant l'instauration d'une limite interne)

### Conclusion : libérer les otages ?

Au terme de ce parcours, il semble que l'on peut avancer l'hypothèse selon laquelle l'adolescence ne saurait être contenue qu'au prix d'une posture qui se dégage d'une rencontre en miroir de la violence de l'adolescence et qui autorise une forme de mise en jeu de la part de violence attachée à la pulsionnalité adolescente.

Sans doute le prix à payer passe-t-il par une *malléabilité* suffisante des dispositifs, y compris lorsque ceux-ci s'appuient sur le choix de l'enfermement tout autant que par une clarification des places et fonctions de chacun dans ces dispositifs. Cette clarification autorise une déprise des positions de contrôle omnipotent qu'appellent les comportements transgressifs à l'adolescence ; trois questions peuvent alors être soulevées à l'égard des dispositifs d'enfermement de l'adolescent :

- comment peut s'y repérer, et s'y articuler, la différenciation des places, entre les institutions et entre les professionnalités ?

- comment peuvent s'y actualiser, dans un jeu suffisant, la double polarité maternelle (sur le versant du soin) et paternelle (sur le versant de la limite) fondatrice de la construction du lien à un autre différent ?

- comment l'expression pulsionnelle de l'adolescent pourra-t-elle trouver à s'exercer sur le fond d'un accueil suffisamment bienveillant, au travers d'une mise à l'épreuve des limites qui autorise une appropriation interne des conditions de contenance ?

Au fond, on peut considérer que l'adolescence ne pourrait être contenue qu'en appui sur la capacité des institutions, et sur le désir et sur les règles qui les fondent et sur les professionnels qui les habitent, à accueillir, y compris dans les avatars dont la *figure de l'otage* peut être le témoin, les expressions pulsionnelles de l'adolescence et la violence qui l'accompagne, dans l'intime des liens qu'ouvre la rencontre de l'autre.